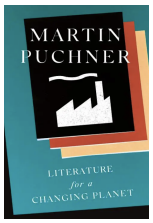
Acta fabula
Revue des parutions
vol. 23, n° 8, Octobre 2022
DOI : https://doi.org/10.58282/acta.14926

Complicité de la littérature mondiale dans la crise environnementale : manuel de contre-défense

Complicity of World Literature with the Environmental Crisis: A Counter-Defense Manual

Romain Bionda



Martin Puchner, *Literature for a Changing Planet*, Princeton : Princeton University Press, 2022, EAN 9780691213750.

Pour citer cet article

Romain Bionda, « Complicité de la littérature mondiale dans la crise environnementale : manuel de contre-défense », Acta fabula, vol. 23, n° 8, Essais critiques, Octobre 2022, URL : https://www.fabula.org/revue/document14926.php, article mis en ligne le 02 Octobre 2022, consulté le 17 Juillet 2025, DOI : 10.58282/acta.14926

Ce document a été généré automatiquement le 17 Juillet 2025

Romain Bionda, « Complicité de la littérature mondiale dans la crise environnementale : manuel de contre-défense »

Résumé - Dans *Literature for a Changing Planet*, Martin Puchner accuse la littérature mondiale de s'être systématiquement trouvée du côté de la défense d'un mode de vie ayant conduit à l'extraction des ressources et, dès lors, à la crise environnementale actuelle. Cette accusation s'accompagne néanmoins d'une défense de la littérature et, plus encore, des études littéraires. M. Puchner réaffirme le rôle que celles-ci ont à jouer dans la lutte contre le changement climatique : d'une part en produisant des relectures des œuvres du passé susceptibles de mieux nous faire comprendre comment les êtres humains en sont arrivés à la situation actuelle ; d'autre part en favorisant le développement de nouvelles histoires mobilisant le public. M. Puchner insiste en particulier sur le besoin, à ses yeux, d'un nouvel « agent collectif » capable d'emporter l'adhésion collective des humains en tant qu'espèce. Convaincu de la nécessité de « dézoomer », M. Puchner en profite pour défendre en particulier la littérature mondiale comme objet d'étude, à ses yeux particulièrement apte à offrir une vue d'ensemble.

Mots-clés - Écocritique, Humanités environnementales, Littérature mondiale, Pouvoir des récits

Romain Bionda, « Complicity of World Literature with the Environmental Crisis: A Counter-Defense Manual »

Summary - In *Literature for a Changing Planet*, Martin Puchner accuses world literature of having systematically sided with the defense of a resource-extraction way of life that has led us to the current environmental crisis. This accusation, however, is accompanied by a defense of literature and, even more so, of literary studies. Puchner reaffirms the role of literature in the fight against climate change: on the one hand, by producing new readings of works from the past that can help us understand how human beings arrived at the current situation; on the other hand, by encouraging the development of new stories that can mobilize the public. In particular, Puchner emphasizes the need for a new "collective agent" that can engage humans as a species. Convinced of the need to "zoom out", Puchner takes the opportunity to make a special case for world literature as an object of study, which he sees as particularly capable of providing a broad view.

Keywords - Ecocriticism, Environmental Humanities, Power of stories, World Literature

Ce document a été généré automatiquement le 17 Juillet 2025

Complicité de la littérature mondiale dans la crise environnementale : manuel de contre-défense

Complicity of World Literature with the Environmental Crisis: A Counter-Defense Manual

Romain Bionda

« Lire de la littérature en temps d'urgence climatique peut parfois donner l'impression de bricoler pendant que Rome brûle[1]. »
(Puchner, 2022, 2e de couverture)

Dans un court essai paru cette année intitulé *Literature for a Changing Planet* (Littérature pour une planète qui change), Martin Puchner dénonce la « complicité de la littérature avec le mode de vie ayant conduit au changement climatique » : « la littérature n'est pas une observatrice neutre, mais une participante profondément compromise[2] » (Puchner, 2022, p. 27 et 38). La thèse de M. Puchner, s'il fallait en isoler une, est que la littérature a généralement, depuis l'*Épopée de Gilgamesh* et jusqu'à aujourd'hui, donné la préférence au « mode de vie sédentaire » sur « toutes les autres possibilités[3] » (p. 36). Or, ce « mode de vie », dont la littérature serait un « sous-produit », aurait « conduit à la déstabilisation de notre écosystème[4] » (p. 38 et 26). Jusqu'à très récemment pratiquée par des personnes et des institutions auxquelles la vie sédentaire aurait profité à maints égards[5], la littérature — et plus

[1] « Reading literature in a time of climate emergency can sometimes feel a bit like fiddling while Rome burns. »

[2] « […] *literature's complicity with the lifestyle that has led to climate change.* » « […] *literature is not a neutral observer but a deeply compromised participant.* » (ma trad. et *idem* ensuite ; outils de vérification utilisés : dictionnaire en ligne PONS et Deepl).

[3] « […] *sedentary lifestyle* » ; « *all possible alternatives.* »

[4] « […] *byproduct* » ; « *mode of life that set us on a path of destabilizing our ecosystem.* »

[5] « L'écriture […] a été inventée par des comptables, maniée par les premières bureaucraties d'état, ensuite développée par des prêtres et est restée dans les mains d'une minuscule élite pendant les deux premiers millénaires de la littérature, soit environ la moitié de son existence. Mais même lorsque l'écriture est devenue accessible à des populations un peu plus larges, l'alphabétisation est restée étroitement contrôlée, inaccessible à la plupart. L'accès à l'alphabétisation et la question de savoir quelles histoires sont racontées par écrit et circulent largement restent d'actualité aujourd'hui. [*Writing* […] *was invented by accountants, wielded by the first state bureaucracies, further developed by priests, and remained firmly in the hands of a tiny elite for the first two thousand years of literature, roughly half of its existence. But even as writing became available to somewhat larger populations, literacy remained tightly controlled, unavailable to most. Access to literacy and the question of whose stories are told in writing and circulate widely remain a live issue today.*] » (p. 66-67)

© Tous les textes et documents disponibles sur ce site, sont, sauf mention contraire, protégés par une licence Creative Common.

généralement l'écriture — aurait contribué à « décrire et justifier l'extraction de ressources dans ses formes variées de développement[6] » (p. 27).

Cette accusation de la littérature s'accompagne néanmoins d'une défense des études littéraires — et plus précisément, nous y reviendrons, des littératures comparées et de la « littérature mondiale[7] » (*passim*). Les études littéraires seraient en effet à même de proposer des manières de lire adaptées à la crise environnementale actuelle :

> Une réflexion sur l'histoire de l'écriture fournit la base à partir de laquelle juger de la complicité de la littérature avec la vie sédentaire et l'extraction de ressources. Elle évalue avec quelle profondeur et à quel point la littérature, en tant que technique culturelle, est liée à l'histoire qui a causé le changement climatique. L'objectif de ce type d'histoire n'est pas de dénoncer la littérature telle qu'elle a été écrite ces quatre mille dernières années, mais de développer un mode de lecture adapté à la tâche à accomplir : comprendre les types de pensée et de narration qui nous ont mis dans la situation actuelle. Lire d'une manière environnementale nous permettra de nous emparer de quatre mille ans de littérature et de les utiliser à nos propres fins, c'est-à-dire rien de moins que de redéfinir notre relation à l'environnement[8] (p. 51).

Le paradoxe consiste ici à affirmer qu'il serait utile de lire des histoires nous ayant entraînés dans l'impasse. Ce paradoxe pourrait toutefois être dépassé en adoptant un mode de lecture particulier, « inspiré par l'écocritique[9] » (p. 14) et qui s'apparente en fait à une analyse : « La complicité [de la littérature] est notre amie (analytique), parce qu'elle nous permet d'étudier les mécanismes que nous voulons critiquer[10] » (p. 67). M. Puchner semble en effet convaincu que l'« identification des histoires » complices du réchauffement climatique sert à « comprendre les choix collectifs que nous avons faits » et, partant, à « nous en libérer[11] » (p. 37). Car le dernier chapitre de son livre est bien dédié aux « histoires pour l'avenir », c'est-à-

6 « […] *describe and justify resource extraction in its various forms of development.* »

7 « […] *world literature* ».

8 « *A reflection on the history of writing provides the ground on which to gauge literature's complicity with sedentary life and resource extraction. It measures how deeply and to what extent literature, as a cultural technique, is interwoven with the history that caused climate change. The purpose of this kind of history is not to denounce literature as it has been written down for the past four thousand years but to develop a mode of reading suitable to the task at hand: understanding the types of thinking and storytelling that got us into the situation we're in today. Reading environmentally will allow us to seize four thousand years of literature and use it for our own purposes, which is nothing less than to redefine our relation to the environment.* »

9 « […] *inspired by ecocriticism* ». M. Puchner se réfère plus explicitement à *Writing for an Endangered World. Literature, Culture, and Environment in the U.S. and Beyond* (2001) de Lawrence Buell et à trois ouvrages d'Ursula Heise : *Sense of Place and Sense of Planet: The Environmental Imagination of the Global* (2008), *Nach der Natur: das Artensterben und die moderne Kultur* (2010) et *Imagining Extinction: The Cultural Meanings of Endangered Species* (2016). Il signale également *Weak Planet: Literature and Assisted Survival* (2020) de Wai Chee Dimock.

10 « *Complicity is our (analytical) friend because it allows us to study the mechanisms we want to critique*. »

11 « *We need to recognize these stories in order to understand the collective choices we have made, if we are ever to shake loose from them.* »

© Tous les textes et documents disponibles sur ce site, sont, sauf mention contraire, protégés par une licence Creative Common.

dire à celles que « nous devrions raconter à l'avenir » : « ce qui importe aujourd'hui n'est pas uniquement d'interpréter la littérature mondiale d'une nouvelle façon, mais aussi de la changer[12] » (p. 87). Pour accompagner les lecteurs et lectrices dans leur tâche, M. Puchner fournit « un protocole de lecture[13] » (p. 84-86) ; pour accompagner les écrivaines et écrivains dans la leur, il relaie les « lignes directrices pour des narrations informées par la science[14] » du projet *Stories for the Future* (Histoires pour l'avenir), qu'il a initié en collaboration avec l'artiste Gloria Benedikt (voir p. 131-134).

Voilà pourquoi ce court livre s'apparente à certains égards à un manuel. Je le qualifie de « contre-défense », car il s'agit d'y défendre la littérature à coups de sécateur, voire de hache, comme lorsqu'on coupe des branchages, des ramifications qui nous semblent condamnées ou en quelque sorte parasitaires, pour en faire une haie sèche destinée à protéger de jeunes pousses, à la manière d'un avant-poste[15], voire à favoriser la fertilité du sol d'un terrain (et la biodiversité alentours). La défense de la littérature par M. Puchner s'adosse en effet à une manière de réquisitoire contre ses œuvres les plus emblématiques, mais dont il réinstitue aussitôt l'importance à plusieurs niveaux, y compris pour la création de nouvelles œuvres, mieux adaptée à la situation actuelle. En accusant la littérature de complicité dans la crise environnementale et en établissant son pouvoir (de nuisance, en l'occurrence), M. Puchner la défend d'abord contre une autre accusation — ordinaire et diffuse, et donc plus grave — : celle d'impuissance. En effet, les « histoires » que la littérature transmet ne seraient pas inoffensives, dans un sens comme dans l'autre : elles « sont de puissants facteurs de motivation et peuvent s'avérer terriblement trompeuses[16] » (p. 8). Cette accusation de complicité assoit ensuite la valeur des « canons de la littérature mondiale » sur le plan historique et même politique : leur complicité « est ce qui les rend si précieux[17] » (p. 86). En d'autres termes, dénoncer la littérature revient à en défendre la lecture et l'étude — à réaffirmer « l'importance de la critique[18] » (p. 118), y compris dans la lutte contre le changement climatique[19]. M. Puchner regrette en effet que « les idées de l'écocritique n'aient pas été

12 « *Stories for the future* » ; « *we should tell in the future.* » « *What matters now, in other words, is not just interpreting world literature in new ways, but also changing it.* »

13 « *A reading protocol* ».

14 « *Guidelines for science-based storytelling* » (site du projet Stories for the Future : https://storiesforthefuture.org/stories/).

15 J'emprunte en effet la notion de « contre-défense » au *Theatre d'agriculture et Mesnage des champs* d'Olivier de Serres (répertorié par le *Littré*), qui préfère « à toutes cloisons » une haie composée en partie d'aubépines, dès lors apte à servir de « muraille » — on parle aujourd'hui de *haie défensive* —, et qui conseille de recourir à une « haie morte faite auprès de la vive » pour préserver « de la morsure des bêtes » les jeunes pousses, dans l'attente, ainsi que je le comprends, que leurs épines rendent inutile la « contre-défense » que représente la « haie morte » (Serres, 1600, p. 742-743).

16 « *Stories are powerful motivators, and they can be terribly misleading.* »

17 « [...] *the canons of world literature* » ; « *it is what makes them so valuable* ».

18 « [...] *the importance of critique.* »

© Tous les textes et documents disponibles sur ce site, sont, sauf mention contraire, protégés par une licence Creative Common.

reconnues aussi largement qu'elles auraient dû l'être en dehors de ce domaine. Cela est dû en partie au fait que les études littéraires ont souffert d'une perte de reconnaissance et d'autorité, à l'instar de nombreuses autres disciplines de sciences humaines[20] » (p. 9). Autrement dit : « En essayant d'aider à sauver la planète, les sciences humaines pourraient parvenir à se sauver elles-mêmes » — même si le « sort » actuel des sciences humaines « n'est rien en comparaison de celui des humains[21] » (p. 109). Ultimement, les études littéraires serviraient selon M. Puchner à la production de nouvelles histoires susceptibles de mobiliser collectivement les humains contre les conséquences du réchauffement climatique.

Humains = météorite

Le livre de M. Puchner s'ouvre sur un parallèle entre l'extinction des dinosaures, provoquée par un météorite, et l'extinction actuelle du vivant, provoquée par l'être humain et initiée « il y a dix mille ans, lorsque [cette] créature en a eu assez de courir », c'est-à-dire au moment où l'espèce humaine « a décidé de se sédentariser[22] » (p. 4). M. Puchner explique que si l'« explosion démographique » qui en a résulté « semble très différente d'un projectile frappant la Terre à quarante mille *miles* à l'heure, ces deux phénomènes sont à peu près les mêmes du point de vue de l'évolution : ils se produisent trop rapidement pour que celle-ci s'ajuste[23] » (p. 6).

Assumant son inexactitude, cette « histoire des humains comme météorite[24] » (p. 6) semble servir ici d'illustration, voire de preuve à la croyance largement partagée, selon laquelle « nous tissons la réalité en entrelaçant des histoires[25]. » (Kingsnorth et Hine, 2009, n.p.) M. Puchner semble en effet penser que celle des humains comme météorite peut nous encourager à percevoir différemment notre relation au

19 M. Puchner « argumente » donc « en partie pour l'usage des études littéraires à des fins non littéraires. [*This is partly an argument in favor of using literary study for nonliterary ends.*] » Il signale « cependant » que la critique dont il entend réaffirmer l'importance et l'utilité « incorporerait plusieurs des remarques de [Rita] Felski [*would incorporate many of Felski's points, however*] » (p. 117-118) — et renvoie notamment à deux ouvrages de la chercheuse, intitulés *Uses of Literature* (2008) et *The Limits of Critique* (2015).

20 « […] *the insights of ecocriticism have not been as widely noted outside the field as they should be. This is in part because literary studies have suffered a loss in recognition and authority, along with many other humanities disciplines* ».

21 « *By trying to help save the planet, the humanities might manage to save themselves. But the fate of humanities* […] *pales in comparison to the fate of humans.* »

22 « […] *ten thousand years ago, when the creature got tired of running* » ; « *decided to settle down.* »

23 « *A population explosion taking ten thousand years sounds very different from a projectile hitting earth at forty thousand miles an hour, but in evolutionary terms, the two are pretty much the same: they happen too fast for evolution to adjust*. »

24 « […] *story of humans as meteorite* ».

25 « *It is through stories that we weave reality.* » Je cite *Uncivilisation: The Dark Mountain Project Manifesto* (*Incivilisation : le manifeste du projet Montagne sombre*) des écrivains Paul Kingsnorth et Dougald Hine, mais j'aurais pu choisir de nombreux autres textes d'artistes ou même de scientifiques.

© Tous les textes et documents disponibles sur ce site, sont, sauf mention contraire, protégés par une licence Creative Common.

monde et dès lors nous encourager à réagir à la crise environnementale plus adéquatement que nous ne l'avons fait jusqu'à présent. Convaincu que les « humains sont nés conteurs d'histoires », M. Puchner rappelle que celles-ci « s'emparent d'expériences devant être transmises, […] créent de la cohésion et de la coopération au sein des groupes [et] articulent des valeurs partagées en expliquant des événements significatifs du passé[26] » (2022, p. 8).

> Les climatologues ont pris conscience du pouvoir des histoires. Durant ces quarante dernières années, leur stratégie consistait à améliorer les sciences du climat, en partant du principe que des modèles améliorés et des prédictions plus précises se traduiraient par des changements appropriés dans les politiques et les comportements. Cette stratégie n'a pas fonctionné et les scientifiques demandent maintenant des histoires qui mettent en évidence l'agentivité, qui s'emparent de la complexité et qui font ressembler dix mille ans à une collision d'une milliseconde. Ce dont on a besoin, ce sont de nouvelles histoires et de nouvelles manières de comprendre les anciennes. Le pouvoir des histoires — séduisant, trompeur et potentiellement transformateur — doit être exploité dans un nouveau but : atténuer le changement climatique[27] (p. 9).

La tâche n'est pas mince, surtout que l'on ne peut pas exclure, à mon sens, que les histoires trompeuses sur le plan environnemental conduisent dans certaines conditions à une transformation souhaitable dans le public. La réciproque est vraie, les histoires souhaitables dans notre contexte actuel n'offrant aucune garantie en termes d'effet (atteignent-elles leur cible ?), d'effectivité (conduisent-elles à de véritables actions ?) ou d'efficacité (agissent-elles assez vite ?). Par ailleurs, sommes-nous d'accord sur ce que nous devrions encourager en priorité pour « atténuer le changement climatique » ? S'agit-il de « désirs » que nous pouvons satisfaire sans le recours à l'« économie carbonée », ainsi que le suggère Amitav Gosh dans *Le Grand Dérangement* [*The Great Derangement. The Climate Change and the Unthinkable*] ([2016] 2021, p. 20) ? S'agit-il d'une nouvelle « sensibilité » à l'égard des « vivants », ainsi que le propose Baptiste Morizot dans *Manières d'être vivant* (2020, p. 16) ? S'agit-il d'actions précises ? Le cas échéant, à quels niveaux les déployer (comportements individuels, mobilisation électorale, désobéissance civile…) ?

26 « […] *stories that capture experiences that need to be passed down, stories that create cohesion and cooperation within groups, stories that articulate shared values by explaining significant events in the past. Humans are born storytellers* ».

27 « *Climate scientists have woken up to the power of stories. For the past forty years, their strategy had been to do better climate science, assuming that improved models and more accurate predictions would translate into appropriate changes in policy and behavior. The strategy hasn't worked, and now scientists are asking for stories that pinpoint agency, that capture complexity, that make ten thousand years seem like a millisecond collision. What is needed are new stories as well as new ways of understanding old ones. The power of stories—seductive, misleading, and potentially transformative—needs to be harnessed to a new purpose: mitigating climate change*. »

© Tous les textes et documents disponibles sur ce site, sont, sauf mention contraire, protégés par une licence Creative Common.

Histoires du futur

Dans son dernier chapitre, M. Puchner rappelle que de nombreuses hypothèses « concernant les effets des histoires sur les lecteurs et lectrices » — et, dès lors, les « différents types d'histoires » que « nous devrions raconter » ou « éviter » — n'ont « pas été testées ». C'est pourquoi il en appelle aux « méthodes quantitatives » qui pourront « fournir des connaissances testées empiriquement quant aux effets de certains types d'histoires sur des lecteurs et lectrices[28] » (p. 87-88). Dans la mesure où il renvoie en note à une (nécessaire) « étude qualitative de 161 lecteurs et lectrices américaines de 19 œuvres de fictions climatiques[29] » (Schneider-Mayerson, 2018, p. 473), M. Puchner n'exclut pas les études qualitatives de la perspective qu'il esquisse, mais insiste sur la nécessité de mener des recherches sur de très larges corpus — ici constitués de témoignages de lecteurs et lectrices (ce qui demande de mobiliser des méthodologies plus courantes en sciences sociales qu'en études littéraires) ; ailleurs dans son livre constitués des œuvres lues par ces lecteurs et lectrices, puisqu'il s'agit dans son optique d'étudier la totalité de la littérature mondiale (ce qui implique de dépasser l'habituelle compartimentation linguistique et culturelle des études littéraires ; j'y reviens ci-dessous).

M. Puchner se risque néanmoins à formuler un avis : outre que « les humains ne sont pas la seule espèce qui devrait figurer dans les récits climatiques », « nous avons besoin d'histoires avec des agents collectifs[30] » (2022, p. 104 et 97). En effet, « le changement climatique concerne les humains en tant qu'espèce, en tant qu'agent collectif. Et tout comme il est produit collectivement, il devra être résolu collectivement[31] » (p. 97). Certes, « dans certains cas, une histoire centrée sur un individu est comprise comme ayant de plus larges implications pour une société

28 « […] *about the effects of stories on readers* » ; « *different types of stories* » ; « *we should tell* » ; « *avoid* » ; « *not been tested.* » « […] *quantitative methods* » ; « *deliver empirically tested knowledge about the effects of particular kinds of stories on readers.* »

29 « […] *qualitative survey 161 American readers of 19 works of climate fictions* ». L'article montre sans surprise qu'un même élément peut produire des effets très différents selon les types de lecteurs et lectrices. Le principal avantage des fictions climatiques serait de « provoquer le dialogue [*provoke dialogue*] » à propos du changement climatique et même de « faciliter ce genre de conversations [*to facilitate such conversations*] ». En effet, si ces fictions peuvent susciter des « changements de comportement [*changes in behavior*] », ceux-ci ne sont pas nécessairement les plus efficaces pour atténuer les effets de la crise : une personne explique avoir réduit ses trajets en voiture ou en avion ainsi que sa consommation de viande, mais ne pas prendre en compte l'environnement dans ses intentions de vote ; une autre déclare qu'elle utilise désormais des sacs recyclables pour faire ses courses. C'est pourquoi « il est urgent de diffuser des messages plus clairs et plus forts quant aux réponses comportementales appropriées au changement climatique [*clearer and stronger messaging about appropriate behavioral responses to climate change is urgently needed*]. » (Schneider-Mayerson, 2018, p. 493-495)

30 « […] *humans aren't the only species that should feature in climate narratives*. » « […] *we need stories with collective agents.* »

31 « […] *climate change is a matter of humans as a species, as a collective agent. And just as climate change is produced collectively, it will have to be solved collectively* ».

© Tous les textes et documents disponibles sur ce site, sont, sauf mention contraire, protégés par une licence Creative Common.

entière[32] » (p. 92). Mais le fait de « concentrer l'agentivité dans des individus ou des figures[33] » (p. 93) peut avoir des effets pervers :

> Mon propos est simplement d'attirer l'attention sur le pouvoir que ces figures exercent sur le discours environnemental, pour en rendre disponible l'examen critique lorsque cela est justifié. (Par exemple, les histoires de victimes ont tendance à leur enlever toute agentivité, malgré le fait que les communautés de victimes ont eu tendance à faire preuve d'énormes actes de résilience face au désastre climatique. Inversement, les histoires centrées sur les méchants concentrent toute l'agentivité sur eux, sans prendre la mesure de leurs réponses à des pressions externes et des systèmes[34].) (p. 94-95)

M. Puchner se demande donc comment dépasser l'« éventail » habituel des figures associées aux récits climatique (« depuis la ou le héros, la ou le méchant et la victime jusqu'au colon, à la ou au nomade et à la ou au réfugié ») : « Devrait-on ajouter de nouvelles figures ? Devrait-on déployer différemment celles qui existent déjà[35] ? » (p. 96) Jusqu'ici, savoir « qui blâmer et qui souffre le plus[36] » (p. 92) s'est avéré central.

Sans donner de réponse, M. Puchner convoque le *Manifeste du parti communiste* [*Manifest der Kommunistischen Partei*] (1848) de Karl Marx et Friedrich Engels, qu'il présente comme un « modèle » de texte ayant « contribué à créer un nouveau genre d'agent collectif » : les figures du « capitaliste cupide » et des « travailleurs industriels victimisés » ont été pour l'une « dépersonnalisée » et changée « en une structure », pour l'autre « changée en un nouvel agent collectif : le prolétariat[37] » (p. 97-98). Évoquant toutefois les mouvements *Occupy Wall Street* (Occuper Wall Street) et *Black Lives Matter* (Les vies des personnes noires importent), M. Puchner signale qu'aujourd'hui « le "nous" du manifeste [comme genre] semble présomptueux, surtout à des oreilles devenues très sensibles aux dangers d'universaliser des expériences particulières et de parler pour les autres[38]. » Il s'agirait néanmoins de ne pas « encourager tout le monde à ne parler que pour soi,

---

32 « *In some cases, a story focused on an individual is understood to have wider implications for an entire society* ».

33 « [...] *concentrating agency in individuals or figures.* »

34 « *My point is simply to call attention to the power these figures hold over environmental discourse to open them up to critical scrutiny where that is warranted. (For example, victim stories tend to remove agency from victims despite the fact that victimized communities have tended to exhibit enormous acts of resilience in the face of climate disaster. Conversely, stories focused on villains bundle all agency in the villain and disregard the extent to which villains respond to external pressures and systems.)* »

35 « [...] *array* » ; « *from the hero, the villain, and the victim to the settler, the nomad, and the refugee* ». « *Should new figures be added? Should existing ones be deployed differently?* »

36 « [...] *who is to blame, and who suffers the most.* »

37 « [...] *model* » ; « *conspire to create a new kind of collective agent.* » « [...] *greedy capitalist* » ; « *victimized industrial workers* » ; « *depersonalized* » ; « *into a structure* » ; « *turned into a new and active agent: the proletariat.* »

38 « *The "we" of the manifesto sounds presumptuous, especially to ears that have become so attuned to the dangers of universalizing particular experiences and of speaking for others.* »

© Tous les textes et documents disponibles sur ce site, sont, sauf mention contraire, protégés par une licence Creative Common.

ou pour un groupe étroitement défini[39]. » La force du *Manifeste* de Marx et Engels aurait tenu au fait que ses auteurs « ne l'ont même pas signé » et qu'« il assumait la voix du pouvoir collectif[40] » (p. 101). Du point de vue de M. Puchner, la collaboration d'activistes du climat et de spécialistes de la littérature « nécessiterait [donc] un processus collectif d'implication », qui peut impliquer de « s'éloigner d'une autre figure [...] : l'auteur individuel[41] » (p. 105). Sans s'aventurer clairement sur un chemin analogue à celui qu'empruntent par exemple Bruno Latour et Nikolaj Schultz dans leur *Mémo* écrit dans le but de *faire émerger une classe écologique consciente et fière d'elle-même* (2022)[42], M. Puchner termine son texte par une très longue note de bas de page qui renvoie à son projet *Stories for the future* (qui donne aussi son titre au dernier chapitre du livre) et interroge : « Est-il temps que les conteurs et conteuses du monde s'unissent[43] ? » (p. 110)

Complicité de la littérature, secours des études littéraires

L'une des idées principales du livre de M. Puchner consiste à dénoncer la « complicité de la littérature avec le mode de vie ayant conduit au changement climatique » et à affirmer dans le même temps le secours que peuvent apporter aujourd'hui les études littéraires dans l'atténuation des effets de la crise environnementale. S'il convient de proposer de nouvelles histoires « pour l'avenir », il s'agit aussi d'explorer les histoires du passé pour mieux comprendre les choix collectifs de l'humanité ayant mené à la situation actuelle. Dans la mesure où « le canon entier de la littérature mondiale pourrait se prêter à une telle enquête », qui aurait pour buts d'identifier les récits devenus majoritaires et de trouver d'éventuels « modèles dont on peut s'inspirer pour raconter de nouvelles histoires sur les humains et leur planète », mais aussi dans la mesure où « le changement climatique ne peut pas être résolu, ni même compris, tant que nous restons attachés à l'État-

39 « [...] *to encourage everybody to speak only for themselves, or for a narrowly defined group*. »

40 « *They didn't even sign it.* » « [...] *it assumed the voice of collective power*. »

41 « [...] *there would need to be a collective process of involvement* » ; « *to get away from another figure* [...]: *the individual author.* »

42 En voici le titre complet : *Mémo sur la nouvelle classe écologique. Objet : Comment faire émerger une classe écologique consciente et fière d'elle-même*. Il se termine lui aussi par l'évocation d'une manière de rêve : « À force que dresser la liste de tous les points qu'il va falloir travailler en commun pour faire advenir cette fameuse conscience de classe, on pourrait en tirer la conclusion décourageante qu'il y a tant à changer, et sur des sujets si divers, que la classe écologique n'a aucune chance de jamais rivaliser avec les actuelles classes dirigeantes. D'autant que le temps lui manque. Mais, d'un autre côté, tout est probablement déjà joué puisque, au fond d'eux-mêmes, les gens ont bien compris qu'ils avaient changé de monde et qu'ils habitaient une autre Terre. Comme le soulignait Paul Veyne, les grands bouleversements sont parfois aussi simples que le mouvement que fait un dormeur pour se retourner dans son lit... » (Latour et Schultz, 2022, p. 94-95)

43 « *Is it time for the storytellers of the world to unite?* »

© Tous les textes et documents disponibles sur ce site, sont, sauf mention contraire, protégés par une licence Creative Common.

nation », M. Puchner se place au « niveau de la littérature mondiale[44] » (p. 27, 10 et 72) — c'est pourquoi cet essai consiste aussi en une défense de la littérature mondiale comme objet d'étude universitaire. « Étant donné que le changement climatique n'est pas limité à un pays et à une culture, mais plonge profondément ses racines dans l'histoire de l'humanité, ne vous contentez pas d'explications limitées à des zones et des périodes spécifiques[45] » (p. 86).

La complicité historique de la littérature avec le réchauffement climatique se situerait sur au moins deux niveaux. Le premier serait matériel ; le second serait politique. M. Puchner prend pour exemple L'*Épopée de Gilgamesh*, qui consisterait notamment en une défense de la civilisation, où « l'art de l'écriture [est mentionné] avec beaucoup de fierté » : « contrairement à d'autres épopées anciennes [...], l'*Épopée de Gilgamesh* se plaît à être écrite[46] » (p. 39). Selon M. Puchner, « ce n'est pas un hasard si cette œuvre est à la fois un excellent document sur l'extraction de ressources et un texte qui joue un rôle central dans le développement de la littérature écrite. Les deux [phénomènes] sont profondément et systématiquement imbriqués[47] » (p. 38). Rappelant que l'écriture « servait [avant tout] à la tenue de registres, à l'institution des premières bureaucraties d'état et [...] [qu'elle] a permis aux dirigeantes et dirigeants de projeter leur pouvoir plus loin[48] » (p. 40), M. Puchner est d'avis que cette « association étroite entre les cités-états et l'écriture aide à expliquer pourquoi l'*Épopée de Gilgamesh* s'attache autant à tracer une ligne de démarcation entre la ville et l'état sauvage et pourquoi cette distinction est (pour ainsi dire) préparée [*baked*] dans la technique sous-jacente de l'écriture[49] » (p. 40-41) — l'argile s'avérant utile à la fois pour « fabriquer des briques, des murs, des maisons » et « pour écrire[50] » (p. 39). Bref, depuis lors et « jusqu'à très récemment », la littérature écrite — il en irait un peu autrement de la littérature orale[51] — aurait « été du côté de l'urbanisme, de la vie sédentaire, de la division du travail et des états[52] » (p. 41). Selon M. Puchner, la « constance est frappante, avec laquelle la

44 « [...] *the entire canon of world literature would lend itself to such an investigation.* » « [...] *models upon which to draw when it comes to telling new stories about humans and their planet.* » « [...] *climate change cannot be solved, or even be understood, as long as we remain tethered to the nation-state.* » « [...] *on the level of world literature* ».

45 « *Given that climate change is not confined to one country and culture but has roots deep in human history, don't settle for explanations confined to specific areas and time periods.* »

46 « *The art of writing* [...] *is something the* Epic of Gilgamesh *mentions with much pride* ». « *Unlike other early epics* [...], *the* Epic of Gilgamesh *delights in being written down.* »

47 « [...] *it's no accident that this text is both a great document of resource extraction and a text that plays a pivotal role in the development of written literature. The two are deeply and systematically intertwined.* »

48 « [...] *used for record keeping, for building up the first state bureaucracies, and* [...] *allowed rulers to project their power farther afield* ».

49 « [...] *close association of city-states and writing helps explain why the* Epic of Gilgamesh *is so invested in drawing a line between city and wilderness and why this distinction is (so to speak) baked into the underlying technology of writing.* »

50 « [...] *forming bricks, walls, houses* » ; « *for writing.* »

© Tous les textes et documents disponibles sur ce site, sont, sauf mention contraire, protégés par une licence Creative Common.

littérature trace (de manière variée) une ligne de démarcation entre la civilisation et l'état sauvage[53] » (p. 27).

S'en rendre compte « impliquerait de zoomer sur la façon dont des textes particuliers — et des scènes à l'intérieur de ces textes — décrivent et justifient l'intervention humaine dans l'écosystème, mais aussi de dézoomer en considérant des centaines, voire des milliers d'années de littérature, afin de percevoir des modèles qui se répètent dans le temps[54] » (p. 52). Si ce mouvement de « zoom » et de « dézoom » semble constitutif de nombreuses approches historiennes et théoriques de la littérature[55], y compris les moins audacieuses en apparence, l'empan chronologique invoqué ici paraîtra sans doute excessif à certaines et certains. Il reste que M. Puchner « argumente en faveur de grandes échelles temporelles, importantes pour comprendre la relation entre le fait de raconter des histoires et l'environnement[56] » (p. 10). Le chercheur signale à ce propos qu'« une approche utile [...] est fournie par le concept de *littérature mondiale* », qui « dépasse les frontières étroites du temps et de l'espace et comprend les récits humains comme se déroulant à une échelle interconnectée et globale, ce qui permet des comparaisons larges et transculturelles[57] » (p. 52-53). Non sans rappeler que ce concept, dans les contextes de ses premières formulations, entretient des liens « avec la globalisation économique, dans le sillage du colonialisme européen », M. Puchner insiste sur le fait qu'il permettrait, sur un plan méthodologique cette fois, d'articuler « deux conceptions différente *du* monde », à savoir celle d'une « globalisation induite par des forces économiques, qui affectent directement la littérature », et celle d'« une conscience planétaire naissante, que nous savons cruciale pour résoudre le réchauffement climatique[58] » (p. 66). Son exploration

51 « La littérature non seulement se range du côté de la vie sédentaire, mais encore tend à supprimer l'oralité. [...] Les formes d'oralité pourraient permettre de raconter des histoires moins complices de la sédentarité et d'offrir une nouvelle perspective sur celle-ci. L'oralité se trouve souvent aux marges des empires coloniaux et des états modernes, mais traverse aussi l'histoire profonde de la littérature mondiale. L'écriture et l'oralité doivent être comprise comme un système unique et interdépendant. [*Literature not only sides with settled life but also tends to suppress orality.* [...] *Forms of orality might enable storytelling that is less complicit with settled life and that might allow a new perspective on it. Orality is often found at the margins of colonial empires and of modern states, but it also runs through the deep history of world literature. Writing and orality need to be understood as a single, interrelated system.*] (p. 85)

52 « [...] *literature has tended, until very recently, to be on the side of urbanism, sedentary life, the division of labor, and of states.* »

53 « *It is striking how consistently (though variously) literature draws a line between civilization and wilderness* ».

54 « [...] *involves zooming in how individual texts—and scenes within texts— describe and justify human intervention in the ecosystem, but it also involves zooming out and considering hundreds or even thousands of years of literature in order to perceive patterns over time* ».

55 Voir notamment le collectif *Lire de près, de loin. Close vs distant reading* (2014), codirigé par Maria de Jesus Cabral, Maria Hermínia A. Laurel et Franc Schuerewegen.

56 « [...] *I will make an argument in favor of large timescales as particularly important for understanding the relation between storytelling and the environment.* »

57 « *A convenient approach* [...] *is provided by the concept of* world literature. » « [...] *cuts across narrow boundaries of time and space and understands human storytelling as occurring on an interconnected, global scale, which in turn allows for broad, cross-cultural comparisons.* »

© Tous les textes et documents disponibles sur ce site, sont, sauf mention contraire, protégés par une licence Creative Common.

— aujourd'hui grandement facilitée par l'existence d'anthologies (dans certaines langues) et de nombreuses traductions[59] — permet selon lui un « mode d'analyse [...] qui zoome et dézoome, reliant des études de cas spécifiques à des questions plus larges sur le comportement humain, invitant à une perspective plus large et comparative[60] » (p. 86). Si l'attention au général semble donc compatible avec l'« enquêt[e] sur les écarts entre diverses *cultures de la nature* » (Posthumus, [2019] 2021, § 41) que mènent de nombreuses et nombreux comparatistes, l'impression d'une volonté de rééquilibrage se dégage du livre de M. Puchner, construit notamment contre l'idée, présentée comme très, voire trop largement partagée, qu'il serait « inutile de dézoomer[61] » (2022, p. 79).

Par-delà le mur

Dans l'*Épopée de Gilgamesh*, un mur protège la cité d'Uruk et ses habitantes et habitants des agressions extérieures. Selon M. Puchner, « nous avons besoin d'une nouvelle lecture de cette histoire fondatrice, qui ne croit pas au mur et reconnaît que ce qui alimente la cité, à l'intérieur du mur, est l'environnement riche en ressources qui se trouve à l'extérieur[62] » (p. 26-27). Cela impliquerait de « lire les textes à contre-courant[63]. » « En particulier, » il s'agirait de « faire attention : à la manière dont les textes tracent une ligne entre la cité et la campagne, la civilisation et la barbarie, l'humain et l'animal, la vie urbaine et l'état sauvage ; et à quels genres d'attitudes ils véhiculent, le cas échéant, à l'égard de la vie non sédentaire[64] » (p. 85). Nous aurions aussi besoin de nouvelles histoires, capables de faire émerger un « agent collectif », même si certaines et certains humains sont et furent « plus impliqués que d'autres ». Ces histoires devraient permettre de mieux saisir notre implication dans le réchauffement climatique : « Si nous racontons l'histoire des

58 « [...] *with economic globalization, in the wake of European colonialism* » ; « *two different conceptions of* the *world* » ; « *globalization driven by economic forces that directly affect literature as well* » ; « *an incipient planetary consciousness that we know is crucial to solving climate change.* »

59 À ce propos, on se souvient de la protestation d'Emily Apter : « de nombreux efforts pour faire revivre la littérature mondiale reposent sur l'hypothèse de la traductibilité. En conséquence, l'incommensurabilité et ce que l'on a appelé l'Intraduisible sont insuffisamment intégrés à l'heuristique littéraire. [*many recent efforts to revive World Literature rely on a translatability assumption. As a result, incommensurability and what has been called the Untranslatable are insufficiently built into the literary heuristic*.] » (2013, p. 3)

60 « [...] *mode of analysis* [...] *that zooms in but also zooms out, relating specific case studies to larger questions of human behavior, inviting a broader, comparative perspective.* »

61 « [...] *useless to zoom out.* »

62 « *What we need in this situation is a new reading of this foundational story, one that does not believe in the wall and recognizes that what sustains the city inside the wall is the resource-rich environment outside of it*. »

63 « [...] *read texts against the grain*. »

64 « *In particular, this means paying attention to how texts draw the line between city and country, civilization and barbarism, human and animal, urban life and wilderness, and what kind of attitudes toward nonsettled life, if any, they convey.* »

© Tous les textes et documents disponibles sur ce site, sont, sauf mention contraire, protégés par une licence Creative Common.

humains comme météorite, nous racontons une histoire collective de nous tous et toutes[65] » (p. 7). Ces histoires devraient aussi permettre de mobiliser les humains d'aujourd'hui dans la lutte contre cette météorite (même si la collision est pour partie déjà survenue — toutes les métaphores trouvent leur limite). Ici, M. Puchner se déclare, comme tant d'autres, sans solution : il nous resterait donc à essayer plusieurs méthodes. Cela n'empêche pas, à mon sens, de continuer à s'interroger avec des philosophes et des spécialistes de la littérature, mais aussi d'autres arts comme le théâtre, sur les conséquences possibles de certains choix et sur les différentes manières d'incorporer l'écologie aux productions artistiques. On pourrait par exemple se demander avec Joëlle Zask ce que l'on gagne « politiquement, écologiquement ou éthiquement [à] réduire l'écart entre nature et culture » (2022, p. 757)[66] ; avec Jean-Christophe Cavallin comment organiser entre elles les « poétiques compassionnelles » et les « poétiques agentives », ou encore les « poétiques situées » et les « poétiques cybernétiques » (2021, § 15) ; avec Julie Sermon quels sont les « modes de nouage possibles entre explorations théâtrales et perspectives écologiques » (2021, p. 68)[67] ; etc.

Ces besoins de nouvelles interprétations des récits du passé et de nouveaux récits pour le futur seraient ce qui, pour M. Puchner, « met en lumière l'importance de la littérature[68] » (p. 109) et des études littéraires dans notre monde menacé par le réchauffement climatique. Or, cela « coïncide malheureusement avec le déclin des humanités[69] » (*idem*). Il conviendrait donc d'abattre un autre mur que celui de la cité d'Uruk et de rassembler « trois groupes de personnes » qui, à en croire M. Puchner, ne conversent guère ou trop peu : celles pratiquant « l'écocritique, les enseignantes et enseignants de littérature mondiale (qui enseignent de nombreux cours généraux suivis par des non spécialistes) et les étudiantes et étudiants de *Master of Fine Arts*[70] » (p. 119), c'est-à-dire de disciplines créatives comme les arts visuels, la performance ou l'écriture. M. Puchner y voit l'un des « nouveaux moyens de convaincre les étudiantes et étudiants et leurs parents, les climatologues et les

65 « […] *more involved than others* » ; « *If we are to tell the story of humans as meteorite, we are telling a collective history of us all.* »

66 « Supprimer la séparation *idéologique et matérielle* qui s'est établie entre les sociétés humaines et leur environnement naturel peut présenter l'avantage de délégitimer toute posture de domination et toute vision hiérarchique entre les êtres. Mais cela s'accompagne aussi du risque de dissoudre nos responsabilités et de relativiser l'importance de nos engagements face à une nature qui, au cours des millénaires, s'est faite de telle manière qu'elle a en quelque sorte besoin de nous. » (Zask, 2022, p. 757)

67 J. Sermon en identifie trois : « nouage thématique (l'écologie en tant que sujet de spectacles, motif d'inspiration documentaire ou fictionnel) ; nouage dramaturgique et esthétique (l'écologie comme "forme symbolique", exploration d'autres "partages du sensible") ; nouage pragmatique (l'écologie en tant qu'elle reconfigure les processus de création et les modes de production du spectacle vivant) » (p. 68).

68 « […] *brings into focus the significance of literature* ».

69 « […] *coincides fatefully with the decline of humanities* ».

70 « […] *three groups of people I car much about, namely ecocritics, teachers of world literature (who teach many of the general education courses taken by nonspecialists), and MFA students* ».

© Tous les textes et documents disponibles sur ce site, sont, sauf mention contraire, protégés par une licence Creative Common.

chercheurs et chercheuses d'autres disciplines, les administrations des universités, les militantes et militants travaillant dans des ONG, ainsi que le grand public. Le changement climatique est une chance pour nous de nous ressaisir[71] » (p. 109). Ces préoccupations disciplinaires, de l'aveu même de M. Puchner, ne sont pas grand-chose par rapport aux enjeux climatiques actuels. Il faut sans doute y voir la trace d'une confiance tenace dans le « pouvoir de la littérature » et des études littéraires : comme le chercheur l'explicite, son « livre espère renforcer le rôle de la littérature dans la conversation sur le changement climatique, qui est trop importante pour se dérouler sans les humanités[72] » (p. 11). Sur ce dernier point, nous serons plusieurs à lui donner entièrement raison.

71 « […] *new ways to win over students and their parents, climate scientists and scholars in other disciplines, university administrators, activists working in NGOs and thinktanks, as well as the general public. The climate change is a chance for us to get our act together.* »

72 « […] *this book hopes to enhance the role of literature in the conversation about climate change, a conversation too important to take place without the humanities*. »

© Tous les textes et documents disponibles sur ce site, sont, sauf mention contraire, protégés par une licence Creative Common.

BIBLIOGRAPHIE

Apter Emily, *Against World Literature: On the Politics of Untranslability*, Londres et New York, Verso, 2013.

Cabral Maria de Jesus, Laurel Maria Hermínia A. et Schuerewegen Franc (dir.), *Lire de près, de loin. Close vs distant reading*, Paris, Classiques Garnier, coll. « Rencontres », 2014.

Cavallin Jean-Christophe, « Vers une écologie littéraire », dans *Fabula-LhT*, n° 27, « Écopoétique pour des temps extrêmes », dir. J.-Chr. Cavallin et A. Romestaing, en ligne, 2021 : www.fabula.org/lht/27/cavallin.html.

Gosh Amitav, *Le Grand Dérangement. D'autres récits à l'ère de la crise climatique (2016), trad. Morgane Iserte et Nicolas Haeringer*, Marseille, Wildproject, coll. « Le Monde qui vient », 2021. Titre original : *The Great Derangement. The Climate Change and the Unthinkable*.

Kingsnorth Paul et Hine Dougald, *Uncivilisation: The Dark Mountain Project Manifesto* (2009), en ligne, s.d. : https://dark-mountain.net/about/manifesto/.

Latour Bruno et Schultz Nikolaj, *Mémo sur la nouvelle classe écologique. Objet : Comment faire émerger une classe écologique consciente et fière d'elle-même*, Paris, La Découverte, coll. « Les empêcheurs de penser en rond », 2022.

Morizot Baptiste, *Manières d'être vivant. Enquêtes sur la vie à travers nous*, Paris, Actes sud, coll. « Mondes sauvages. Pour une nouvelle alliance », 2020.

Posthumus Stephanie, « État présent. L'écocritique est-elle encore possible ? » (2019), trad. Jean-Christophe Cavallin, dans *Fabula-LhT*, n° 27, « Écopoétique pour des temps extrêmes », dir. J.-Chr. Cavallin et A. Romestaing, en ligne, 2021 : www.fabula.org/lht/27/posthumus.html.

Puchner Martin, *Literature for a Changing Planet*, Princeton, Princeton UP, coll. « Focus on Climate », 2022.

Schneider-Mayerson Matthew, « The Influence of Climate Fiction: An Empirical Survey of Readers », dans *Environmental Humanities*, vol. 10, n° 2, 2018, p. 473-500. Disponible en ligne. DOI : https://doi.org/10.1215/22011919-7156848.

Sermon Julie, *Morts ou Vifs. Pour une écologie des arts vivants*, Paris, B42, coll. « Culture », 2021.

Serres Olivier (de), *Le Théatre d'Agriculture et Mesnage des champs*, Paris, I. Metayer, 1600. Disponible en ligne : https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k52175n.

Zask Joëlle, « La nature et ses gardiens », dans *Critique*, n° 903-904, « Vous avez dit Nature ? », 2022, p. 757-767. Disponible en ligne sur cairn.info. DOI : https://doi.org/10.3917/criti.903.0757.

PLAN

- Humains = météorite
- Histoires du futur
- Complicité de la littérature, secours des études littéraires

© Tous les textes et documents disponibles sur ce site, sont, sauf mention contraire, protégés par une licence Creative Common.

- Par-delà le mur

AUTEUR

Romain Bionda
Voir ses autres contributions
Romain.Bionda@unil.ch

© Tous les textes et documents disponibles sur ce site, sont, sauf mention contraire, protégés par une licence Creative Common.